

A close-up portrait of an elderly man with white hair and a beard, wearing a dark quilted jacket over a blue patterned shirt. He is looking directly at the camera with a slight smile. The background is a blurred outdoor setting with trees and greenery.

Propos recueillis par Gérard HAYOIS

L'écrivain flamand Stefan Hertmans, poète, essayiste, romancier, a acquis une renommée internationale avec son livre *Guerre et Térébenthine*, portrait de son grand-père, héros de la guerre 14-18. Dans *Une ascension*, il plonge cette fois dans l'âme sombre d'un collaborateur en 40-45.

Stefan HERTMANS

« LA PERTE DE TRANSCENDANCE M'INQUIÈTE »

— **Votre dernier roman, *L'ascension (De Opvang)*, raconte l'histoire de Willem Verhulst, un activiste flamingant, collaborateur, nazi pendant la guerre 40-45. Un personnage peu reluisant, mais complexe et que vous avez découvert par hasard...**

— Quand j'ai découvert cette histoire, je n'avais aucune envie d'écrire un roman sur un nazi. Je n'ai aucun contact avec les milieux flamingants d'extrême droite parce que cela me dégoûte. J'appartiens à cette partie de la Flandre qui se veut ouverte, internationaliste. Mais quand j'ai trouvé les mémoires du fils aîné de Willem Verhulst et rencontré ses filles, je me suis rendu compte que cet homme pouvait être un personnage de roman. En creusant cette histoire, je suis rentré dans les profondeurs sombres de l'âme humaine. On peut donner beaucoup d'explications politiques au phénomène de la collaboration, mais, en dernière instance, il faut constater qu'il y a des personnes qui ont une conscience morale minimale. Je suis fasciné par ce creux à l'intérieur de ce personnage, ce manque total de réflexion sur lui-même.

— **Jeune, il a rencontré à l'école des francophones arrogants, méprisants, et il a perdu aussi l'usage d'un œil...**

— Ce qui se trouve au départ de sa vie dans ce creux, est une blessure narcissique, mais qui n'excuse rien. Le choix moral de l'être humain est ce court moment où l'on doit choisir le bon ou le mauvais côté. Il y a cet instant où il décide très secrètement de devenir quelqu'un qui va porter l'uniforme nazi. Il revendique le droit d'être quelqu'un de "reconnu", peu lui importe où et comment. Jeune, il avait voulu devenir communiste, chrétien, anarchiste. Probablement, déjà pendant les années trente, il a décidé de collaborer avec le nazisme. Il dresse des listes de gens qu'il dénonce et déteste parce que sa rancune et son ressentiment sont infinis. Rien ne peut le satisfaire parce que le complexe d'infériorité ne guérit pas. C'est celui du nazi. C'est cela qui m'a intéressé en écrivant ce livre.

— **Il a dénoncé des juifs, des francs-maçons, des résistants. Il a été condamné après-guerre, a fait près de sept ans de prison et, après sa libération, il a continué à se considérer comme une victime.**

— On entre ainsi dans le débat sur la demande d'amnistie de l'extrême droite en Flandre. Voilà effectivement quelqu'un qui, après sa libération précoce, continue de dire que l'État belge est criminel. Cet homme n'a rien appris. Il n'a pas de conscience. Hannah Arendt appelle cela la banalité du mal.

— **Comment le livre a-t-il été reçu en Flandre ?**

— J'ai soulevé quelque chose qui a été refoulé et même railé dans les milieux flamingants, ce mensonge énorme selon lequel la collaboration était liée à l'idéal de l'émancipation flamande. Maintenant que les dossiers s'ouvrent après septante ans, on voit que plusieurs de ces collaborateurs ont pris part à l'encadrement nazi des marches de la mort ou

des camps d'extermination. Revenus en Belgique, ils osaient dire avoir fait tout cela par idéalisme. Ces mensonges, ces ri-deaux sur cette partie de l'histoire de la Flandre avaient déjà été déchirés par des documentaires de la VRT à la télévision. Mon livre a reçu en Flandre de nombreux éloges, mais la réaction de l'extrême droite a été de se taire complètement. Pas un mot quasi. J'espère que j'ai été assez habile dans l'écriture pour laisser voir tous ces aspects humains abjects et que ces gens ne peuvent que grincer les dents et se dire que j'ai raison et que je dévoile vraiment ce refoulement.

— **En Belgique francophone, l'image de la Flandre est double. Une positive de dynamisme et, sur le plan culturel, d'artistes exceptionnels sur la scène internationale. Et en même temps, on voit qu'une partie importante de l'électorat vote à l'extrême droite. Comment vivez-vous cette double image ?**

— Je vis cela comme une déchirure de mon identité en tant que Flamand. Il y a toutes ces grandes personnalités flamandes dans l'art contemporain, qui font des spectacles en quatre langues, sont accueillantes, ouvertes, multilingues. Et, de l'autre côté, cette extrême droite comme un ulcère qui ne guérit pas, avec un esprit rancunier qui se plaint pour tout. Pour eux, il existe toujours des coupables.

Si ce ne sont pas les francophones, ce sont les Marocains ou les Hollandais, jamais eux-mêmes. C'est le complexe de Calimero. Plus largement, l'extrême droite en Europe semble se languir d'une envie d'un usage abusif de la force. Ces gens qui ont une nostalgie pour les solutions rapides sont dangereux pour la démocratie parce que la démocratie est l'art de la patience, du dialogue. Et lorsqu'on devient impatient, on franchit souvent la ligne de la démocratie.

— **Chacun est plus ou moins en lien avec une communauté. Comment faire partie d'un groupe et garder sa singularité ?**

— Dans le cas des Belges, c'est particulièrement intéressant. Notre identité ressemble un peu à un millefeuille. Je peux parler en patois gantois, donc je suis peut-être gantois. J'habite par ailleurs dans les environs de Bruxelles, la ville la plus fascinante de Belgique, et je suis actuellement complètement axé sur la ville, notamment du point de vue culturel. Évidemment, je suis Flamand, mais en disant cela, je fais un énoncé qui n'a rien d'essentiel, mais qui est culturel. Le flamingant d'extrême droite pense qu'il y a une "essentialité" dans le fait de dire qu'il est Flamand. C'est cela la différence. Je sens que je suis Flamand quand je suis à Amsterdam ou à Paris. J'appelle cela l'identité Thalys. Et

« Le choix moral de l'être humain, c'est ce court moment où l'on doit choisir le bon ou le mauvais côté. »

je suis Belge parce que cela se trouve sur mon passeport et que j'adhère à ma nationalité officielle, un choix politique et pragmatique. Je revendique cette identité multiple, cette façon de se mouvoir entre deux cultures. On a concocté ce pays où se touche le grand monde latin et germanique. On vit ensemble depuis plus de deux siècles sans se tirer l'un sur l'autre. C'est déjà pas mal. Ce métissage par autrui est un avantage culturel énorme, et si on le faisait d'une meilleure manière, on pourrait être un exemple pour toute l'Europe.

— **Vous êtes né à Gand en 1951. De votre grand père héros de la guerre 14-18, cinq fois blessé, vous avez raconté l'histoire dans *Guerre et Térébenthine*...**

— Je suis né dans une famille catholique flamande dont une partie habitait à Tournai. Il y avait chez mon grand-père beaucoup de courage, de modestie, de dignité, et j'ai été éduqué dans le respect de ces valeurs. Du côté maternel, lors de disputes, ma mère appelait toujours à la sagesse et me disait : « *Stefan, il y en a un qui doit être plus sage et c'est toi parce qu'autrement, il y a de la violence.* » Mon père, très digne, est toujours vivant à cent ans. J'ai apprécié sa réaction de respect à mon égard quand j'ai perdu la foi à l'université en lisant des philosophes comme Schopenhauer. Il m'a dit, et cela m'a marqué profondément : « *Je respecte ton choix.* » De temps en temps, il m'a exprimé ses doutes et on a parlé ensemble de la distinction entre la religion, l'Église et la foi. Il écoutait mes réflexions et mes doutes et me considérait comme un adulte. J'étais alors plus détendu et cela m'a permis de me mouvoir ensuite dans le monde comme un poisson libre sans devenir opportuniste. Bien qu'étant catholiques, mes parents m'ont donné ce message : deviens ce que tu veux, mais garde la morale.

— **Et c'est ce qui s'est passé ?**

— Quand, à l'université, je suis devenu soixante-huitard, de gauche, progressiste, touché par les souffrances liées aux guerres et au colonialisme, je me suis rendu compte que beaucoup de ce que j'avais appris de la figure de Jésus-Christ se retrouvait dans mes convictions de gauche. Et que si on faisait abstraction du dogmatisme ecclésiastique, on pouvait voir le Christ comme quelqu'un qui rencontrait les identités multiples et invitait l'être humain à lâcher prise à toute forme de violence et à s'ouvrir à une philosophie de l'amour. Je réalise que je n'ai jamais abandonné ces idées chrétiennes-là de mes parents et grands-parents. Je ne serai jamais athée, parce que l'athéisme, c'est tomber dans une autre conviction. Je veux rester dans cet espace libre de l'agnosticisme, mais je ne cesserai jamais d'être fasciné par ce qui m'a formé : une éthique de la dignité, de la confiance et de la constance dans le cœur de mon grand-père raconté dans *Guerre et térébenthine*. Dans mon livre *Le cœur converti*, qui se passe au moyen-âge, on voit une jeune fille chrétienne se convertir au judaïsme par amour pour un juif. Je me suis rendu compte de plus en plus alors que la foi est un choix personnel à respecter. Il ne faut pas, comme certains athées le font, commencer à donner des arguments scientifiques. Cela n'a aucun sens parce que la foi est une démarche existentielle.

— **Quand on a, comme vous, cette sensibilité spirituelle, a-t-on besoin d'une communauté ?**

— Je pense qu'étant un post-soixante-huitard, j'ai toujours rêvé qu'il existait une communauté invisible de ceux qu'on pourrait appeler les gens bien intentionnés. Il s'agit peut-être d'une illusion. Si je regarde de plus près, il y a évidemment ma famille, mes amis, mais je pense qu'il existe quand

même chez moi une solitude pas toujours facile à vivre. Du côté du milieu des lettres, de l'art, du théâtre, de la musique, des gens qui recherchent le beau, je crois que là, il y a une communauté invisible à laquelle je tiens. Ce qui m'inquiète est surtout la perte du sens de la transcendance. Mon côté spirituel, c'est peut-être la soif de la transcendance. Je crois que l'amour est d'abord une transcendance, ne pas chercher son seul profit. On voit dans certaines tendances de notre société que l'égoïsme la remplace.

— **Comment trouver ce sens ? Par l'écriture pour vous ?**

— En réfléchissant sur le monde d'aujourd'hui, pandémies, migrations, climat, guerre. Comment penser une nouvelle humanité ? La religion peut jouer un certain rôle à ce propos, mais elle peut aussi bien impliquer de la violence. De mon côté, comme écrivain, j'espère que les mots ont une certaine force, et que parfois les mots et les choses se rejoignent, mais on n'a pas de garantie.

— **Leonard Cohen, que vous aimez, a écrit et chanté : « There is a crack in everything / That's how the light gets in » (« Il y a une faille dans toute chose / C'est par là qu'entre la lumière »)**

— Absolument. Les plaies que j'ai reçues m'ont donné plus de sagesse. Mais il y a certains êtres humains pour qui les plaies sont le début de la haine. Là, on retombe toujours sur le choix qu'on fait de ses expériences. Quand vous avez été humilié, trahi, quitté par quelqu'un que vous aimiez, comment allez-vous gérer cela ? La moralité, dit aussi Kierkegaard, va aussi loin que vous pouvez marcher en une journée à pied. Cela veut dire que la moralité se trouve chemin faisant, pas dans un horizon éthique lointain, mais dans votre comportement au jour le jour. Cette phrase me touche aussi très intensément.

« En disant que je suis Flamand, je fais un énoncé qui n'a rien d'essentiel, mais qui est culturel. »

— **Vous comprenez l'inquiétude des jeunes générations aujourd'hui dont la préoccupation majeure est l'avenir de la vie sur la Terre ?**

— Je suis tout à fait de leur côté. Je pense qu'il s'agit du mouvement le plus important. J'admire quelqu'un comme Greta Thunberg, une jeune fille de seize ans qui a fait bouger le monde. Cela donne quand même un espoir. Ces personnes qui s'occupent du salut planétaire reviennent à une certaine notion de religiosité. Le verbe latin *Religare* veut aussi dire relier, tisser des liens. C'est ce qu'on doit faire. Il faut aussi apporter des corrections par rapport aux idées des Lumières, une rationalité devenue trop étroite, utilitaire, trop technique. Une certaine partie de l'humanité est en train de s'émanciper très vite, et en même temps, l'adrénaline est en hausse. Il n'y a pas seulement les océans qui sont menacés. Il faut se méfier des océans d'adrénaline actuellement. Mon espoir, c'est la sagesse de ces nouvelles générations qui sont beaucoup plus conscientes des dangers. ■



Stefan HERTMANS, *Une Ascension*, Paris, Gallimard, 2022. Prix : 20€. Via *L'appel* = - 5 % = 19€.